

17 bd Jourdan • 75014 Paris • 01 43 13 50 50
RER B Cité Universitaire

Des traces d'absence sur le chemin

du 25 mars au 1^{er} avril 2008

www.eliacompagnie.org



soirée à 20h

lundi, mardi, jeudi, vendredi

relâches mercredi, samedi, dimanche

durée : 1h15

• Resserre

tarif plein 21 €

tarif réduit 14 €

lundi tarif réduit pour tous 14 €

moins de 30 ans 10 €

moins de 12 ans 5 €

renseignements, location :

01 43 13 50 50

texte **Françoise du Chaxel**
mise en scène **Sylvie Ollivier**

scénographie et lumières **Nicolas Simonin**

costumes **Mariane Delayre**

musique originale **Krishna Levy**

assistante mise en scène **Laurence Pelletier**

avec : **Marilu Bisciglia, Evelyne Bork, Serge Dupuy, Loïc Houdré, Mélodie Marcq, Philippe Risler, Daniel Schröpfer, Tania Torrens**

Le chœur des habitants interprété par des amateurs associés aux représentations

texte publié aux Éditions Théâtrales

Les jeudi 27 et vendredi 28 mars à 18h30, lecture de *Ce matin, la neige* de Françoise du Chaxel par Isabelle Gardien, sociétaire de la Comédie Française.

Coproduction : L'apostrophe, Scène nationale de Cergy Pontoise - Elia Compagnie.

Le texte de Françoise du Chaxel a obtenu l'aide à la création de la DMDTS.

Contact au Théâtre de la Cité internationale :

Rossana Caruso - tél. 01 43 13 50 55 - rossana.caruso@theatredelacite.com

Christine Morquin - tél. 01 43 13 50 56 - christine.morquin@theatredelacite.com

Marion Franquet - tél. 01 43 13 50 63 - marion.franquet@theatredelacite.com

... “ Yves : Marc, un jour après l’école, c’était l’hiver, il faisait déjà nuit, toi, Laurent et moi on est monté là haut, là où déjà tu venais regarder les étoiles. On s’est assis, tu as dit : « Un jour je saurai de quoi est fait le ciel », Laurent a dit : « Un jour je sauverai des vies », moi j’ai dit : « Un jour je ferai la révolution ». Les filles nous avaient suivis, elles se sont cachées pour nous écouter, elles nous ont entendus, elles ont éclaté de rire. J’entends toujours ce rire.

Lise : Pourquoi tu nous racontes ça ?

Yves : Devine ! “...

Ils ont maintenant 35 ans ou un peu plus, ils se retrouvent pour passer ensemble les derniers jours de l’année 2000 dans le village de leur enfance. A l’aube du siècle nouveau, ils font les comptes des illusions et des renoncements. Ils évoquent aussi les absents, Laurent le caméléon, Laura la Marilyn du village, et la présence troublante de Clémence, sa mère si fière de sa solitude. Dans le café épicerie, les habitués renvoient d’autres images, un étranger de passage tente de comprendre ce qui se cache derrière les apparences.

Que se passe-t-il ? Peu de choses. Des mots s’échangent qui font surgir des silhouettes, des souvenirs, des rancœurs, des solitudes, des rires aussi. Ce qui se joue est ailleurs. Par petites touches se compose un tableau doux amer d’un monde en transition, une génération fait ses comptes, un monde rural, attiré par les lumières de la ville, s’accroche à ses repères.

Note d'intention

Un village du sud-ouest, et dans ce village un café, symbole du collectif, du poids du regard du groupe sur chaque individu.

Les habitants dans le café, tel un chœur antique, commentent les événements, regardent, observent.

La pièce raconte des retrouvailles à l'occasion du réveillon de l'an 2000.

Année 2001, année de tous les changements, passage d'un siècle à un autre. La génération des jeunes est encore imprégnée

des utopies passées, la génération des plus anciens se raccroche à ses valeurs et à ses certitudes.

Chez Françoise du Chaxel tout est tu. Elle décrit une humanité ordinaire qui n'a pas l'habitude de se raconter ou de se répandre, tout en retenue et en pudeur impuissante à se dire.

Comment traduire le réel au théâtre ? La densité de l'écriture de Françoise du Chaxel, lourde de la sédimentation des vies, ne peut souffrir l'anecdotique, ni le réalisme, même si les relations entre les êtres pourraient sembler se réduire à des clichés d'une apparente superficialité.

Ce que les clichés s'efforcent de taire et de masquer s'impose et nous touche.

Le texte de Françoise du Chaxel parle à tous les publics, par sa simplicité et sa densité épurée mais aussi par la force de son contenu : il recouvre plus d'enjeux poli-

tiques et sociaux qu'il n'y paraît ; il nous parle d'un avenir incertain et d'une génération de toutes les transitions ; il est enfin le lieu où l'intime rejoint l'universel.

Une succession de séquences courtes.

Trois lieux présents simultanément dans l'espace scénique : la Ferme, le Chemin, le Café.

Un village, un microcosme où tout se voit et tout se sait. Le regard du groupe qui pèse sur chacun.

Le décor épuré renvoie à l'épure d'une écriture condensée à l'extrême.

En fond de scène un écran suspendu. L'espace est ouvert pour laisser le champ libre à l'imaginaire du spectateur en proposant un dispositif scénique simple et épuré, ni anecdotique, ni naturaliste.

Les éléments de décor sont un appui de jeu, un cadre qui intensifie les corps. Un décor abstrait, ébauche de bar, de table, murs dessinés à terre, lignes ou frontières, pages blanches sur lesquelles

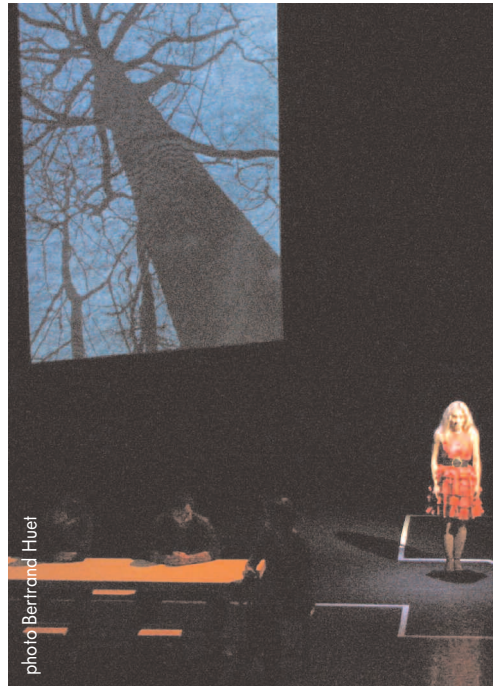
viennent s'inscrire le corps des acteurs.

Le mystère des êtres se révèle dans les silences, dans le souffle des silences entre les échanges. Ce qui se joue est ailleurs que dans les mots.

Je souhaite un jeu sobre, sans pathos, précis, une partition de paroles, de gestes, de mouvements, de regards, d'intonations et de silences.

Je souhaite que la densité de l'écriture s'in-

... / ...



carne dans le jeu, mais que les échanges dans les dialogues se fassent dans une fluidité légère et nécessaire. La seule partition du texte donne le rythme de chaque séquence. Par touches, Françoise du Chaxel construit un tableau doux-amer, à l'humour grinçant.

Des personnages très nourris, saisis au plus près comme par une caméra qui ne perdrait aucun regard, aucune expression même imperceptible.

La présence du corps de chaque acteur, modelée par les blessures de son vécu personnel, entre en résonance avec le discours intérieur du personnage. Une chorégraphie précise des trajectoires de chacun dessine une cartographie de l'intime de chaque personnage dont le spectateur

découvre le paysage tout en acceptant de ne pas parvenir à tout saisir.

À l'aube du siècle nouveau, "ce réveillon existentiel... C'est-à-dire relatif à la réalité vécue !", met en scène ce moment où l'on renonce aux rêves pour affronter ce que l'on est vraiment, ce moment où, de simple personnage, on devient enfin le héros d'une tragédie, celle de tous ceux qui acceptent de quitter l'enfance pour naître à l'homme, seul à jamais en face des autres, incertain et fragile : un héros, "le nez collé au cul des vaches et la tête dans les étoiles". Des traces d'absence sur le chemin donne à entendre l'humain dans ce vacarme qui nous entoure.

Sylvie Ollivier
avril 2007



Toute parole peut être un masque

N'écrit-on pas dans les livres, justement, pour dissimuler ce qu'on cache au fond de soi ? Il doute même qu'un philosophe puisse avoir des opinions "véritables et ultimes" ; il se demande s'il n'y a pas en lui, nécessairement, derrière chaque caverne une autre qui s'ouvre, plus profonde encore, et au-dessous de chaque surface un monde souterrain plus vaste, plus étranger, plus riche, et sous tous les fonds, sous toutes les fondations, un tréfonds plus profond encore.

"Toute philosophie est une façade" – tel est le jugement du solitaire.

"Il y a quelque chose d'arbitraire dans le fait qu'il s'est arrêté là, et qu'il a jeté là un regard en arrière et un regard à la ronde, qu'il a cessé là de creuser, et a posé sa bêche. Il y a de la méfiance là-dessous".

Toute philosophie dissimule une autre philosophie, toute opinion est une cachette, toute parole peut être un masque.

Friedrich Nietzsche,
Par-delà le bien et le mal (1886),
Éd. Aubier-Montaigne, 1981.
Traduction Geneviève Bianquis



Le mensonge et la poésie sont des arts

Une des principales causes du caractère curieusement banal de presque toute la littérature de notre époque est de toute évidence le déclin du Mensonge considéré comme art, comme science et comme plaisir social. Les anciens historiens nous donnaient des fictions délicieuses sous la forme de faits ; le romancier moderne nous présente des faits stupides sous couleur de fiction. (...)

On peut difficilement évaluer l'étendue des dommages causés à la littérature par ce faux idéal de notre époque. Les gens parlent sur un ton détaché d'un "menteur-né", comme ils parlent d'un "poète-né". Mais, dans les deux cas, ils ont tort. Le mensonge et la poésie sont des arts – des arts, Platon l'a vu, qui ne sont pas sans rapports mutuels – et ils réclament l'étude la plus attentive, la dévotion la plus désintéressée.

Oscar Wilde,
Le Déclin du Mensonge
Éd. Allia, 1997

Nous n'avons aucune idée du vrai

De sorte que, la moitié de la vie se passant en sommeil,
par notre propre aveu, où, quoi qu'il nous en paraisse,
nous n'avons aucune idée du vrai,
tous nos sentiments étant alors des illusions,
qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller
n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier,
dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir ?
Et qui doute que, si on rêvait en compagnie,
et que par hasard les songes s'accordassent, ce qui est assez ordinaire
et qu'on veillât en solitude, on ne crût les choses renversées.
Enfin, comme on rêve souvent qu'on rêve,
entassant un songe sur l'autre,
la vie n'est elle-même qu'un songe, sur lequel les autres sont entés,
dont nous nous éveillons à la mort,
pendant laquelle nous avons aussi peu les principes du vrai et du bien
que pendant le sommeil naturel ;
ces différentes pensées qui nous y agitent n'étant peut-être que des illusions,
pareilles à l'écoulement du temps et aux vains fantômes de nos songes ?

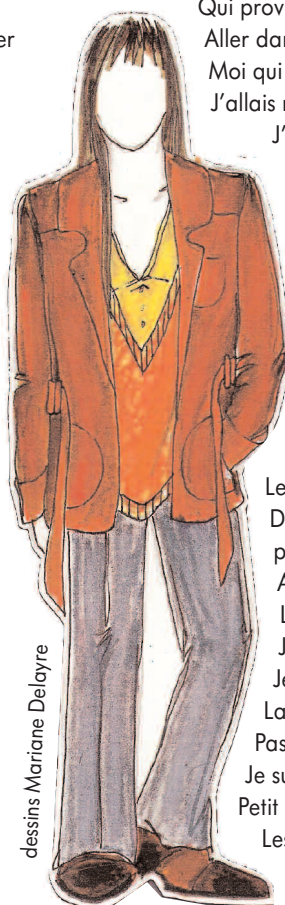
Blaise Pascal - *Pensées* (1670)

Éd. Gallimard, collection "Bibliothèque de la Pléiade", 1954



Lise

Longtemps que je ne suis pas venue
Dès que j'ai tourné
Pour prendre la direction de Lalinde
Mon cœur a battu plus vite
Ma petite madeleine
c'est l'odeur des châtaigniers
Qui recouvre l'odeur de la misère
Que j'ai laissée là-bas.
Le village qui apparaît après le dernier
virage
Quelques maisons autour de l'église
La maison de grand-mère
La mare du héron
L'école toute petite
« Tête de caillou » disait le maître
J'étais dissipée pour qu'il me gronde
Je le trouvais beau
J'aurais aimé l'avoir comme père
Laurent et Marc eux, travaillaient
bien
L'un par peur de la vie
L'autre pour oublier la ferme
Yves faisait le clown
J'étais dissipée mais j'aimais les livres
Personne ne savait que j'allais chez
les Jaubertie pour en prendre dans
leur bibliothèque
Je les cachais sous mon matelas
Je les lisais en douce
Mon père est malade,
il ne peut plus faire le maçon
Mes parents s'installent à Périgueux
Plus de héron gris sur la mare
Le collège, le lycée
L'école d'infirmières à Toulouse
Les livres encore
Pour me consoler des amours ratées
Je cherchais toujours les regards
de ceux qui n'étaient pas pour moi
A Toulouse,
Je voyais Yves de temps en temps
On se racontait notre enfance
Pour ne pas parler de maintenant
Il faisait une école d'éducateurs
Ça m'a étonnée



Lui qui voulait tout changer
Il allait remettre des gosses sur des rails.
A l'école d'infirmières une petite annonce
« ONG recherche des volontaires pour un hôpital
de brousse au Sénégal »
Fuir les miroirs qui me renvoyaient l'image
d'une jolie fille
Qui provoque les regards sans tendresse
Aller dans un pays où il n'y a pas de miroirs
Moi qui voulais qu'on s'occupe de moi
J'allais m'occuper des autres
J'ai revu Yves une dernière fois
Je lui ai dit que je parlais, loin,
J'ai senti des mots au bord de ses lèvres
et de ses yeux
Il m'a lancé une vanne comme
d'habitude
Il avait son regard de loup triste
Celui qui fait craquer les filles
Il ne me faisait pas craquer
Je suis partie
L'Afrique
Le choc des regards
Des enfants qui ne comprennent pas
pourquoi ils meurent
Après l'Afrique, les Balkans
La violence au quotidien
Je ne comprends rien à leur guerre
Je fais ce que je peux
La guerre cesse mais pas la violence
Pas les représailles
Je suis au Kosovo
Petit pays terrifié par ses voisins
Les habitants ont fui
Il paraît qu'il y a eu des réfugiés jus-
qu'ici
Puis ils sont revenus
Notre dispensaire est un îlot de paix
J'y suis bien
J'y trouve une place inattendue
Entourée de tous ces yeux noirs qui m'interrogent
Pourquoi, après toutes ces années,
répondre à l'invitation de Marc ?
Pour savoir qui je suis à la veille de ce nouveau
siècle ?

Agnès

Rien n'a changé
Marc est toujours aussi timide
Yves fait toujours le mariole
Lise est toujours aussi belle
Moi, toujours aussi sage
En apparence
J'ai toujours été sage
A l'école, on ne me remarquait pas
Lise attirait les regards
Moi je travaillais bien
Le maître me félicitait souvent
Mais ses yeux riaient quand il grondait Lise
Le collège, le Lycée, L'IUFM
Mon premier poste dans un village
Je suis passée de l'école à l'école
Un chemin sans surprise
Sans ornières
Un chemin solitaire
Les parents qui comptent sur moi
Je suis celle qui est là
Lise vagabonde de cœur en cœur,
de pays en pays, moi pas.
Personne ne sait qui je suis
Personne n' imagine quelles musiques violentes
je me passe en boucle dans ma chambre
Patti Smith, Janis Joplin,
Je vis leurs révoltes par procuration
Je me grise de leurs délires
Au matin, mon visage est lisse
Les regards glissent dessus
Les parents s'arrangent de ma solitude
Si j'avais un mari, des enfants, je m'occuperais
moins d'eux.
A l'école, mes élèves me tiennent chaud au cœur
Année après année, ils tissent autour de moi
un cocon
Qui étouffe mes désirs.
Et me revoilà ici
Le regard aiguisé par la solitude.
Laurent me manque qui était toujours meilleur
que moi à l'école
Mais qui n'en était pas fier
Comme Lise il est parti loin
Pas pour les mêmes raisons
Ici la vie est rude mais on l'accepte
Là où est Laurent Dieu ne répond plus, il a honte.



dessins Mariane Delayre

Yves

« Un jour je ferai la révolution ». Tu parles !
La révolution, bien à l'abri, oui !
La révolution, drôle d'idée.
Elle me venait d'où cette idée ?
A l'école j'étais le pitre qui fait rigoler les autres
A la maison, on ne rigolait pas
Mon père était employé dans une conserverie,
conserves de canard bien sûr,
Syndicaliste tendance pêche à la ligne
Ma mère travaillait à la poste mais ne rêvait pas
en envoyant des lettres vers l'inconnu
A la maison, pas de livres
Pas de musique
Pas de tableaux
Juste le nécessaire
La télévision, le supermarché, la bagnole,
les fêtes de famille, la chasse
Pas très exaltant tout ça
Pas assez violent non plus pour
te faire prendre les armes
Alors tu fais rire les copains pour oublier
les repas silencieux
Et les soirées devant la télé
Tu crois qu'en allant vers ceux qui ont de
vraies raisons d'être mal
Tu vas te sentir bien
Tu ne fais que passer à côté d'eux
Alors tu continues à faire le pitre
Ca n'amuse même pas les filles
Elles préfèrent les mecs qui ont l'air malheureux
Je n'amusais pas Lise non plus
A Toulouse, pendant nos études,
Elle à l'école d'infirmières, moi à l'école
d'éducateurs, on se voyait quelquefois
Elle croyait que c'était par hasard,
mais je la pistais dans les cafés d'étudiants
Je me disais qu'un jour peut-être j'oserais
lui parler vraiment
Lui dire que j'étais là
Que j'aimais les têtes de caillou
Un jour,
Elle m'a annoncé qu'elle partait en Afrique
dans un hôpital de brousse
Je n'ai rien pu dire et elle est partie
après un baiser rapide sur ma joue de pitre.
Bientôt la plongée dans le nouveau siècle
On va se retrouver tous les quatre

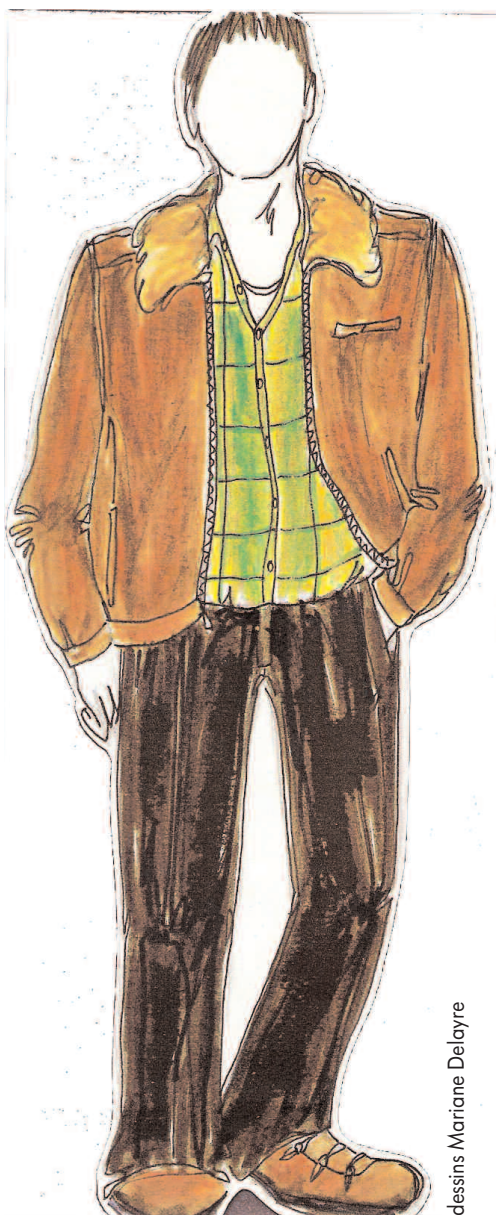
Manque Laurent, le fortiche, le caméléon.
Qui se fond dans les pierres d'autres chemins
J'aime mieux faire ce voyage avec eux ici
Dans le froid de la campagne et
la douleur/douceur des souvenirs
Que faire la fête avec des cons de la ville.



Marc

J'ai toujours eu besoin de regarder le ciel
La terre, le ciel
Enfant ,je trouvais ma place entre les deux
A l'école j'étais heureux
Tous ces mots à apprendre
Qui se glissaient entre moi et la ferme
Ma mère est morte quand j'avais 12 ans
Avec mon père on a tenu bon
Sans se parler on s'est partagé les tâches
à la ferme
Plus le temps de regarder le ciel
De se griser de mots nouveaux
Le collège, le lycée agricole
Rien que des mots utiles
A 15 ans j'ai choisi la ferme
Je ne pouvais pas laisser mon père tout seul
Les autres, Laurent, Yves, Lise, Agnès
sont partis plus loin
Je suis resté là nous étions entre hommes
A échanger des mots d'hommes
Une vie rude mais pleine
Pas de temps pour rêver
La fatigue du corps qui empêche de penser
Il y a 2 ans, pendant les foins
Mon père s'affaisse sur le tracteur,
son coeur qui lâche
Vendre la ferme ? Continuer ?
J'ai continué, j'ai choisi la solitude
J'ai vendu les vaches les larmes au poing
J'ai gardé les brebis
J'ai ressorti ma longue vue
Je me suis abonné à « Ciel et Espace »
Laura aime les brebis, elle passe les voir
quand elle vient au village
Ses cheveux sont toujours aussi blonds
Nous parlons du village
Du renard qui fait des dégâts
Pas de nous
Je ne l'ai pas invitée
Je crois qu'elle travaille le soir du réveillon
Il faudrait que j'aille à Bordeaux
lui dire que je l'attends
Je n'oserai jamais
Elle préfère la ville, son corps se fond
dans la foule
Il ne dérange pas
Qu'est ce qui m'a pris de leur écrire ?

De les inviter ?
Peut-être que nous n'aurons rien à nous dire ?
Trop de temps passé à oublier nos rêves
A remplir des vides.



dessins Mariane Delayer

L'étranger

Un soir
Je rentrais chez moi comme d'habitude
J'allais retrouver ma femme et mes enfants,
La douceur d'un cocon
J'ai croisé la concierge qui sortait les poubelles
Les voisins qui m'ont parlé de la pluie
qui n'en finissait pas de tomber
J'ai entendu les infos venues des téléviseurs,
toutes les mêmes
Je n'ai pas pu mettre ma clé dans la serrure
Je l'ai remise dans ma poche
J'ai redescendu les escaliers
Ouvert la porte de l'immeuble
Et je suis parti au hasard dans les rues
Les guirlandes de Noël étaient déjà installées
Pas au hasard, vers la gare
J'ai pris le premier train, il partait vers Bordeaux
Il traversait la France d'Est en Ouest
Il s'arrêtait souvent
Je suis descendu à Périgueux
Parce que je ne connaissais pas
J'ai marché jusqu'à la sortie de la ville
Quelqu'un m'a pris en stop,
m'a demandé où j'allais
J'ai vu un nom sur un panneau, il me plaisait
J'ai dit ce nom
Il a eu l'air surpris
Et me voilà, dans ce village si petit
Quelques maisons autour de l'église et des fermes
dans la campagne ou dans les bois
Ici on ne me trouvera pas
Au café épicerie,
On m'a dit qu'il y avait une chambre
au-dessus à louer
Je m'y suis installé
L'épicier ne m'a pas posé de questions
Pourtant je n'avais aucun bagage
Sa femme me fait à manger
Il fait froid, tant mieux, j'avais besoin de froid.
Je passe du temps dans le café
Je commence à connaître les habitués
Le café les rassemble brièvement
Puis ils repartent dans leurs solitudes
L'approche du réveillon les rend plus bavards
En les écoutant j'apprends leurs vies arrêtées
qu'un rien bouscule
Ils sont rudes et fragiles

Ils fantasment sur la ville
Le village a ses secrets qui affleurent parfois
On parle plus facilement à un étranger
J'attends le siècle nouveau et je partirai



Clémence, l'alsacienne

*« Le gris de la solitude se mêle à mes cheveux blonds. Ça m'arrange. On les voit moins.
C'est mon père qui m'a donné ça.
1940, les alsaciens réfugiés dans les fermes ici »*

L'exode des Alsaciens

Le 1^{er} septembre 1939, dans la matinée, des affiches viennent de faire leur apparition à Strasbourg et dans les villages proches :

“Préfecture du Haut-Rhin

Bureau de la défense nationale

Conseil à la population

Le repliement de cette commune est ordonné, les habitants doivent suivre scrupuleusement les ordres qui leur sont donnés par la mairie et par les chefs de groupes. Ils doivent se rendre au centre de recueil.

Chaque personne portera des vêtements chauds, une couverture, un quart, une gamelle etc... et pour trois jours de vivre. Le poids des bagages ne doit pas dépassé 30 kilos. Pour les enfants de moins de sept ans, il est de la plus grande importance de coudre à leurs vêtements une étiquette, indiquant leur nom, prénoms, date de naissance, lieu d'origine et centre de recueil”.

Tels sont les “conseils” et plus exactement l’ordre d’évacuation émanant de l’autorité militaire et transmis par la préfecture.

Cette partie du Bas Rhin risque de se transformer en zone de combat. Il est important d’en évacuer les civils ; 250 000 d’entre eux doivent être dirigés sur le département de la Dordogne. La préfecture et les services administratifs sis à Strasbourg iront à Périgueux, l’évêché aussi, ainsi que le lycée et les écoles. L’hôpital civil ainsi que la faculté de médecine doivent s’installer à Clairvivre. Quant à l’université elle trouvera refuge à Clermont-Ferrand.

Mais sur le moment et devant la sécheresse de la directive préfectorale, que de problèmes à résoudre dans les quelques heures qui suivent !

Où va-t-on ? Pour combien de temps ? On voudrait tout savoir. Et puis que convient-il d’emporter ? des vêtements d’hiver ? et les jouets des petits enfants ? et puis que faire du chat de la maison ? que choisir de plus indispensable, de plus précieux ?

Et la porte du logis se ferme à double tour, non sans un serrement de cœur. C’est tout un passé qu’on abandonne, les souvenirs, les objets familiers, tous les bibelots inutiles qui font la richesse des pauvres.

C’est la guerre !

À l’autre bout de la France dans ce Périgord dont la plupart de ces réfugiés ignoraient l’existence ou connaissaient à peine le nom, c’est le branle-bas. On attend les nouveaux venus.

... / ...

[...]

Des femmes surtout et des vieillards. Des enfants visiblement écrasés de fatigue suivaient, curieux, sans les réactions propres à leur âge. Tout ce monde avait longuement séjourné dans de vieux wagons aux banquettes de bois, ne s'alimentant qu'avec leurs pauvres réserves et parfois, au passage dans une gare plus importante, avec une soupe chaude servie sur le quai par les dames de la Croix Rouge. Le spectacle de cette cohue était lamentable.

Lorsque tout ce monde descendit de voiture, valises ficelées, sacs et paquets en mains, promenant leurs regards fatigués sur ce pays qui allait être le leur – pour combien de temps ? – une scène pénible se produisit.

Quelques femmes du village, certes point méchantes, étaient venues, poussées par la curiosité, pour assister au débarquement des nouveaux venus. Leur réaction fut déplaisante.

Lors de l'appel des noms par le maire répartissant les logements, la plupart des Alsaciennes, comprenant mal le français, faisaient répéter, se concertant entre elles dans leur dialecte aux consonances gutturales.

Du groupe des curieuses montèrent des mots d'indignation, dans le patois local, encore couramment pratiqué.

Et qui donc nous a envoyé cette vermine qui nous faudra nourrir. Des "boches", je vous dis. Ils parlent le "boche". Qu'on les renvoie d'où ils viennent et qu'on nous rende nos maris. Comme ça la guerre sera finie."

[...]

Les quelques habitants de la commune, promus au rôle de chauffeurs emmenèrent chaque famille à la destination prévue pour eux. C'étaient des anciens de 14 que la guerre et l'âge avaient faits raisonnables et compréhensifs. J'appris par la suite, qu'après ces premiers contacts éprouvants les choses s'étaient à peu près bien passées.

Les premiers temps d'adaptation furent pénibles pour ces réfugiés. Le Périgord n'étaient pas particulièrement fait pour eux.

L'un de ces déplacés malgré lui, raconte ses souvenirs : "Arrachés à leurs appartements douillets ; maris, frères partis à la guerre, ils se trouvèrent brutalement transplantés, comme sur une autre planète... En mains endroits, les premiers lieux d'accueil furent des granges, des maisons sans eau courantes, et, le plus souvent sans électricité".

Nombre de masures abandonnées, perdues dans une campagne sauvage, seulement pourvues d'une vieille cheminée pour le chauffage, d'une cuisinière au rebut pour cuire les aliments, retrouvèrent ainsi momentanément une nouvelle vie...

[...]

La vie en Périgord sous l'occupation
André Roulland - 1999

Les jeudi 27 et vendredi 28 mars à 18h30, lecture de *Ce matin, la neige* de Françoise du Chaxel par Isabelle Gardien, sociétaire de la Comédie Française : une jeune femme qui a quitté Strasbourg avec ses parents en septembre 1939 et a traversé la guerre en Périgord raconte...

Laurent,

l'absent, le caméléon, celui dont on ne sait rien, ou presque rien

[...]

Chacun se demandait : comment avons-nous pu vivre si longtemps auprès de cet homme sans rien soupçonner ? Chacun cherchait dans sa mémoire le souvenir d'un instant où ce soupçon, quelque chose qui aurait pu conduire à ce soupçon l'avait effleuré. Le président de l'association de gestion racontait à tout le monde comment il l'avait cherché sans le trouver dans l'annuaire des organismes internationaux. Luc lui-même se rappelait que l'idée lui en était venue, quelques mois plus tôt, après avoir appris par Florence que son ami avait été reçu cinquième à l'internat de Paris. Ce n'était pas ce succès qui l'étonnait mais de ne pas l'avoir su à l'époque. Pourquoi n'en avoir pas parlé ? Interrogé, traité de cachottier, Jean-Claude avait haussé les épaules, dit qu'il ne voulait pas en faire un plat, changé de sujet. C'était extraordinaire, cette capacité de faire dévier la conversation dès qu'elle venait sur lui. Il le faisait si bien qu'on ne s'en rendait même pas compte et, quand on y repensait, c'était pour finalement admirer sa discrétion, sa modestie, son souci de mettre les autres en valeur plutôt que lui-même. Luc avait vaguement senti pourtant que quelque chose clochait dans ce qu'il disait de sa carrière. Il avait songé à appeler l'OMS pour voir ce qu'il y faisait au juste. Mais le geste lui avait paru absurde. Et maintenant il se répétait que s'il l'avait fait les choses se seraient peut-être passées différemment.

[...]

L'adversaire - Emmanuel Carrère
P.O.L. 2000



[...]

Voyez vous, une personne de mon entourage divisait les êtres en trois catégories : ceux qui préfèrent n'avoir rien à cacher plutôt que d'être obligés de mentir, ceux qui préfèrent mentir plutôt que de n'avoir rien à cacher, et ceux enfin qui aiment en même temps le mensonge et le secret. Je vous laisse choisir la case qui me convient le mieux.

Qu'importe après tout ? Les mensonges ne mettent-ils pas finalement sur la voie de la vérité ? Et mes histoires, vraies ou fausses, ne tendent-elles pas toutes à la même fin, n'ont-elles pas le même sens ? Alors, qu'importe qu'elles soient vraies ou fausses si, dans les deux cas, elles sont significatives de ce que j'ai été et de ce que je suis. On voit parfois plus clair dans celui qui ment que dans celui qui dit vrai. La vérité, comme la lumière, aveugle. Le mensonge, au contraire, est un beau crépuscule, qui met chaque objet en valeur.

[...]

La Chute - Albert Camus
Gallimard, 1956

Souvenirs d'un village

par Charles Juliet

[...]

Des souvenirs qu'il gardait de cette époque, certains s'effacèrent, d'autres demeurèrent vivaces. Aux heures d'ennui, de solitude, de cafard, le jeu imprévisible et capricieux de la mémoire faisait parfois resurgir

les petits lièvres qui fuyaient devant la lame de la faucheuse, creusant des sillons dans l'herbe scintillante de rosée, un matin de juin

le blaireau qu'on avait trouvé suspendu à un collet et qui resta toute une soirée étendu sur les carreaux disjoints de la cuisine

les visites anxieuses et renouvelées qu'il rendait à tel ou tel de ses copains pour le supplier d'aller garder les vaches avec lui

l'odeur du marc dans le brouillard de novembre, lorsqu'il s'enfonçait jusqu'aux cuisses dans le tas brûlant de grappes et de peaux de raisins qu'on venait de retirer de l'alambic

le soir où, en l'absence d'un des joueurs, on l'avait enrôlé pour une partie de belote, et durant celle-ci, son partenaire, le gros Marcel, n'avait cessé de l'engueuler d'une voix furieuse et tonitruante

l'odeur dans la rue déserte et silencieuse de quelques abricots avariés et jetés dans un cageot abandonné devant l'épicerie – odeur qui se confondrait à jamais avec la torpeur d'une journée torride

cet inoubliable dimanche d'été où le fils du marguillier lui avait offert une glace – et c'était la première fois qu'il en dégustait une

la couleuvre coupée en deux par le coutre de la charrue et qu'il observa longuement dans le but d'en faire une description précise et détaillée à sa classe lors de la leçon de choses

ce premier matin à la grande école, quant il avait réussi l'exploit de faire plus de vingt fautes dans une dictée de quelques lignes et qu'il avait été la risée de la classe

cet ancien coureur cycliste, réparateur de vélos, qui lui racontait ses courses et près duquel il passait des heures émerveillées

les soirs où le père préparait ses osiers près de la cheminée

... / ...

le chat qui allait voler des saucisses à l'abattoir et qui les apportait à la chienne

pendant des jours et des nuits, ce gargouillis de l'eau tombant du toit par le large trou d'un cheneau crevé

ce jour où une vipère l'avait attaqué. Elle traversait la route devant lui, et il avait voulu la tuer d'un coup de talon, mais il n'avait réussi qu'à la blesser. À plusieurs reprises, elle s'était enroulée sur elle-même, puis détendue comme un ressort, sa langue fourchue jaillissant à quelques centimètres de son visage. Il s'était défendu avec son bâton et avait été long à se remettre de la frayeur

ces matins d'hiver où il courait dans la nuit, parfois sous la pluie ou la neige, pour aller servir la messe. Le froid de la pierre mordait les genoux nus. Mal réveillé, grelottant, il devenait soudain proie d'un ennui, d'une lassitude, d'un accablement qui ne le quittait plus de toute la journée

ce jour où seul avec ses vaches, pour tromper son ennui, il avait tant chanté et hurlé qu'il s'était cassé la voix

la trapéziste que les feux des projecteurs avaient fait surgir de la nuit, sous le chapiteau, à une hauteur impressionnante, et dont le corps quasiment nu lui avait causé une vive émotion

ces journées maussades où, le front contre la vitre, il regardait pendant des heures tomber la pluie

le belle petite échelle en bois de frêne, à cinq barreaux, fabriquée par son père – son seul jouet – et qu'il avait retrouvée brisée après la seule visite que lui avait rendue l'un des deux frères rencontrés lors des obsèques de la mère

la cour où il avait passé tant d'heures, la cour sous la pluie, sous la neige, sous le dur soleil de l'implacable été, la cour des matins d'automne et de brouillard quand il partait pour toute la journée avec ses vaches, la cour des jours de batteuse, de vendanges, les chars de foin, de bois, les tombereaux de betteraves ou de pommes de terre, la cour avec la porte de la cave en face de la cuisine, avec les centaines d'épis de maïs suspendus aux poutres de l'avant-toit, puis l'écurie, et à côté de la porte, la pompe à purin et le tas de fumier, puis le large portail de bois, puis les troncs entreposés contre le mur du jardin, puis le hangar avec la charrue, la faucheuse, les différents chariots, la cour où il aimait à se trouver, la cour d'où il s'échappait fréquemment pour aller se mêler à la vie du village

.../...

le casse-tête qui se posait à lui chaque matin, quand ne restait plus au fond de son bol de café au lait qu'un seul des morceaux de pain qu'il avait mis à tremper, et qu'il s'agissait de décider s'il serait pour la chienne ou pour lui. Chaque fois qu'il cédait à son odieux égoïsme, il s'ensuivait un âpre débat de conscience, il remâchait ses remords, ne pouvait chasser de sa pensée le regard suppliant de sa chienne

ce plaisir indéfinissable qu'il ressentait à être plus intensément avec lui-même lorsque les denses brouillards d'automne faisaient disparaître et oublier le monde

la joie qu'il avait éprouvée le jour où, faisant le clown sur un vieux vélo, il avait réussi à faire rire le père

les instants d'indicible bonheur passés au long des ans près de cette mère qui par son exemple lui avait tout enseigné, et à laquelle, lorsqu'il fut loin, il ne pouvait penser sans en avoir le cœur chaviré...

Charles Juliet
L'inattendu - P.O.L. 1992



Elia Compagnie

2007 *Des Traces d'Absence sur le Chemin* de Françoise du Chaxel, mise en scène de Sylvie Ollivier - création à l'Apostrophe-Théâtre des Arts et tournée - coproduction L'Apostrophe - ELIA Compagnie.

2005 *Des Traces d'Absence sur le Chemin* de Françoise du Chaxel, mise en voix de Sylvie Ollivier, Théâtre de la Cité internationale - coproduction L'Apostrophe - ELIA Compagnie

2003 *Ah ! Comment dire ?* de Sylvie Ollivier, d'après des textes de Giacometti, Jovet, Sarraute, Genet - Théâtre Jacques Cœur à Bourges et projet de tournée.

2003-2004 *Contes* de et par Annie Paule Thorel - en tournée dans l'Yonne.

2002 *Ah ! Comment dire ?* de Sylvie Ollivier, d'après des textes de Giacometti, Jovet, Sarraute, Genet - lectures dans l'Yonne et dans la Drôme.

1997 *Comment peut-on être Persan ?* de Sylvie Ollivier, mise en scène Sylvie Ollivier, tournée en Ile-de-France - Co-production ELIA Compagnie-Théâtre 95 - aide à la diffusion THÉCIF

1996 *Comment peut-on être Persan ?* de Sylvie Ollivier, mise en scène Sylvie Ollivier - Création - Co-production ELIA Compagnie-Théâtre 95

1989 *Le Dernier quart de lune* de Sylvie Ollivier, mise en scène Hélène Surgère - 58 représentations - Hôtel Lutétia (Paris) - Production ELIA Compagnie Tournée Ile-de-France.

Autres activités culturelles :

Organisation et mise en scène d'événements :

en co-production avec La Fondation de l'Intégration Républicaine

1998 Train-Forum de l'Intégration Républicaine 13 villes en France

1996 Festival de l'Intégration Républicaine - Théâtre de l'Agora d'Evry - Espace Jacques Prévert Aulnay-sous-Bois - Espace Michel Simon Noisy-le-Grand

1995 Festival de l'Intégration Républicaine - Ferme du Buisson - Noisiel - Atelier de Pratique Théâtrale

Depuis 1998, en milieu psychiatrique : Hôpital de Jour Paris - AS M 13 - Paris 13e - Ateliers d'écriture - Musée Toulouse-Lautrec, Albi.

Janvier **2001** - À l'occasion du centenaire de la mort de Toulouse Lautrec, dans le cadre d'un partenariat liant l'Éducation Nationale et le Musée.

Françoise du Chaxel

auteur



Depuis trente ans, Françoise du Chaxel partage son temps entre des responsabilités dans des institutions culturelles et l'écriture, les deux activités se rejoignant souvent, qu'elle rédige les publications des théâtres pour lesquels elle travaille ou qu'elle anime des ateliers de découverte de l'écriture théâtrale.

Après des études universitaires qui l'amènent à explorer l'œuvre d'Eugène O'Neill, elle travailla auprès de Silvia Monfort au Nouveau Carré, de Henri Ronse au Théâtre Oblique, de Jean Morlock à la Maison des Arts de Créteil, de Philippe Tiry à l'ONDA, d'Emmanuel de Véricourt au TNB de Rennes, de Nicole Gautier au Théâtre de la Cité internationale.

Après une étude critique sur Eugène O'Neill parue chez Seghers, elle a écrit pour le théâtre une quinzaine de pièces dont plusieurs pour adolescents.

Elle dirige par ailleurs la collection Théâtrales jeunesse aux éditions Théâtrales depuis 2001. Dans la collection "Un itinéraire d'auteur" créée par le Centre National des Écritures du Spectacle, elle a écrit un portrait en éclats de Jean Audureau qu'elle avait rencontré au Théâtre Oblique en 1978.

Pièces publiées :

Un Goût de pierre dans la bouche, Éd. l'Esprit du temps, 1993, m.e.s Laurence Février, Créteil 1990

Les Oiseaux maladroits, Éd. l'Esprit du temps, 1993, m.e.s Etienne Pommeret, Evry, 1993

Un peu de neige fondue dans le sang, Théâtre(s) en Bretagne, 1995, m.e.s Françoise Coupât, TCI, 1995

L'Été des mangeurs d'étoiles, Éd. Le Mot de passe, 1994, coll. Très Tôt Théâtre, puis chez Théâtrales jeunesse en 2002, m.e.s Jean-Claude Gal, Suresnes, 1993

Un Printemps s'est noyé dans la mer, Éd. Le Mot de passe, 1995, coll. Très Tôt Théâtre, m.e.s Luc Quistrebert, Saint-Brieuc, 1995

En Automne j'ai même vu des renards danser, Éd. Urgence de la jeune parole, 1997, puis Lansmann, 2007, m.e.s Solange Oswald, Toulouse, 1997

Si on rêvait ? Si on parlait ?, Les Cahiers de l'Égaré, Bibliothèque A. Gatti, 2002, m.e.s Christophe Lemaître, TCI, 1999

Des Anges rusés aux ailes plombées, Théâtre public n° 169-170, octobre 2003

Au pays de mon père on voit des bois sans nombre, Les Cahiers de l'Égaré, Bibliothèque A. Gatti, 2004, m.e.s Colette Froidefont, Terrasson, 2000

Comme des flèches vivantes, éd. Théâtrales jeunesse, 2007, m.e.s Patrick Ellouz, Blanquefort, 2007

Des traces d'absence sur le chemin, 2002. éd. Théâtrales, Collection en Scène, oct. 2007

Ce matin, la neige, éd. Théâtrales, 2007

Pièces inédites :

Maux d'amour ou les malices de la lune, 1995, m.e.s Christophe Lemaître, Saint-Nazaire

Au Pays des Petites douleurs, 1996, m.e.s Christophe Lemaître, Douai

Petite fête d'hiver sous le regard d'Orion, 1997, m.e.s Christophe Lemaître, Chalons en Champagne

Cergy's blues, 2004, m.e.s Anne-Marie Lazarini, Cergy Pontoise

Desert blues, 2005, m.e.s Anne-Marie Lazarini, Cergy Pontoise

Retours, 2005, m.e.s Brigitte Seth, Roser Montllo, TCI

Si on planait sur une aile, 2006, m.e.s Christophe Lemaître, TCI

Sylvie Ollivier

metteure en scène



Au théâtre

Elle a été dirigée par Robert Cordier, Jean-Luc Jeener, Daniel Benoit, Hélène Surgère, Samuel Bonnafil et Jean-Claude Penchenat au Théâtre du Campagnol, Ivan Morane, Joël Dragutin, Gilles Gleizes...

Auteur

Elle a écrit et interprété sous la direction d'Ivan Morane *l'Écho du Silence*, *Corneille moi j'aime*, *Signé Bobby Sands* et *Le dernier*

quart de lune mis en scène par Hélène Surgère.

Elle a écrit et mis en scène une adaptation des *Lettres Persanes* de Montesquieu, *Comment peut-on être persan ?*

Elle a conçu un spectacle autour des écrits de Giacometti, Jovet, Genet... *Ah ! Comment dire ?*

Metteur en scène

Elle a mis en scène son adaptation des *Lettres Persanes* de Montesquieu, *Comment peut-on être persan ?* créée en coproduction avec le Théâtre 95 et soutenu dans sa diffusion par le THECIF.

Le Festival de l'Intégration à La Ferme du Buisson à Noisiel, à l'Espace Jacques Prévert à Aulnay-sous-Bois, à l'Espace Michel Simon à Noisy le Grand, au Théâtre de l'Agora à Évry Elle travaille à la réalisation de son projet *Ah ! Comment dire ?* d'après des textes de Giacometti, Jovet, Genet, mis en scène par Ivan Morane...

Et en 2007-2008 elle met en scène *Des traces d'absence sur le chemin* de Françoise du Chaxel

Au cinéma

En 2000, Gérard Blain lui confie le premier rôle féminin dans son film *Ainsi Soit-il*.

En 2004, Thérèse Fernandez lui confie le rôle de la mère dans *Le cri*, le deuxième volet de son Triptyque.

Enseignement

Elle anime depuis plusieurs années un atelier de pratique théâtrale en institution psychiatrique à Paris : l'ASM 13, et des ateliers d'écriture dans des lycées dans le cadre de la Scène Nationale d'Albi.

En Janvier 2001, elle a créé un atelier d'écriture au Musée Toulouse-Lautrec à Albi, à l'occasion du centenaire de la mort du peintre et dans le cadre d'un partenariat liant l'Education Nationale et le Musée.

Depuis 2002, elle enseigne la pratique théâtrale ou la prise de parole en public, dans le cadre de l'ESSEC et du Théâtre 95 à Cergy, et en DESU de formation à Paris VIII.

À l'Université de Cergy -Pontoise où elle participe à l'enseignement de l'Option Théâtre mise en place par l'Université et le Théâtre 95... Elle met en scène des présentations de travaux. Et à l'Institut d'Études Théâtrales - Paris III, elle a enseigné dans le cadre d'un module : « Adapter La Princesse de Clèves ».